

XYZ. La revue de la nouvelle

Totalement libre à Tunis

Danielle Dubé



Number 111, Fall 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dubé, D. (2012). Totalement libre à Tunis. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 35–38.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Totalement libre à Tunis

Danielle Dubé

À Mona et Djemila

« **Q**UE VENEZ-VOUS FAIRE en Tunisie, madame ? » « Trois semaines de vacances, monsieur. » « Vous êtes seule, vous ne faites pas affaire avec une agence ? Vous êtes informée de la situation ? » avait lancé le douanier d'un œil suspicieux, condescendant.

Simon et moi devions nous rejoindre à Tunis. Sauf qu'il a été retenu à Chicoutimi. Une question de *deadline*. J'avais trop rêvé de cette escapade près de la mer ou dans le calme du désert pour ne pas m'envoler, printemps arabe ou pas. Comme avant, quand je partais pour changer de fuseau horaire ou sauter en parachute. En m'imaginant totalement libérée de mes chaînes, sans portable ni Internet.

Des feux de Bengale ici et là, des silhouettes mouvantes le long des murets. Une odeur de gazoline et de caoutchouc brûlé sous le ciel étoilé. Aucun échange avec le chauffeur accroché à sa radio, contrairement à celui qui me conduisait il y a vingt ans.

Bourguiba le réformateur, le libérateur de la femme et du peuple tunisiens, venait de céder la présidence au premier ministre Ben Ali. « Bourguiba est trop vieux maintenant, complètement dépassé », avait dit le chauffeur en me fixant dans le rétroviseur. Ben Ali représentait l'espoir, mais le chômage avait perduré, la chasse aux intégristes aussi. Et le roi était à nouveau tombé.

Des relents de tabac dans le taxi, la voix d'un imam au bulletin de nouvelles. La voiture s'immobilise sous les platanes de l'avenue Bourguiba. L'œil sombre du chauffeur muet. Le compteur indique vingt dinars. C'est beaucoup trop, mais je ne dis rien. Le portier de l'hôtel ouvre la portière. Sourire poli, grincement rouillé. Bienvenue à Tunis. Le temps de franchir le large trottoir, de respirer l'odeur de 35

mouton braisé dans cette chaude nuit d'avril, et tout s'arrête.

Des hommes déambulent devant les soldats alignés. Le long des devantures des grands hôtels, leurs rires, leur parfum musqué. L'un d'entre eux m'intercepte, me demande qui je suis, d'où je viens, avec ce mélange de charme et de reproche dans le regard qui vous perturbe ou vous fait chavirer. Le portier lui lance quelques mots en arabe. Il court rejoindre ses copains qui rigolent. Je récupère mes bagages, file vers la réception, prends l'ascenseur, verrouille, tire la chaîne de sécurité, avale un somnifère. Une odeur de jasmin dans l'air, de petite fleur fragile et persistante.

Une mélopée monotone me réveille. *Allahou akbar !* Je tire les rideaux. Les premières lueurs roses de l'aube sur les toits. J'ouvre la fenêtre. La voix amplifiée du muezzin ou de quelque dieu invisible en provenance de la médina. *Allahou Akbar. Allahou.* Dieu est le plus grand. Une rumeur monte, le son d'un oud et d'un tambour, et cette voix nasillarde. *Mahomet rasoul Allah. Haya ala-as-sala.* Venez à la prière. Venez. Venez.

Un frisson sous la nuisette de soie. Quelqu'un frappe à la porte. La femme de chambre, sa voix timide. Service, madame. Brik à l'œuf, fromage, épinards. Sur le plateau de laiton, un sucrier, une théière d'argent et un verre cerclé de motifs dorés. La main fine de Latifa empoigne la théière, un sourire dessille son visage, la théière s'élève à peine puis redescend en versant le thé vert. Nos sourires se croisent.

Peu à peu des hommes et des femmes envahissent les ruelles, des jeunes descendent du tramway, beaucoup de jeunes, comme tirés par un aimant. Des cris d'oiseaux dans les platanes. À la télé, un reportage d'Al-Jazeera transmis par satellite. Des images de l'avenue où je me trouve. Tunis en janvier. Un long serpent humain s'étire vers la place du Sept-Novembre. Un jeune étudiant s'est immolé par le feu à Sidi Bouzid. Son étal de légumes et de fruits a été détruit par la police. On crie, on invoque son nom. Mohamed Bouazizi, étudiant et martyr. Mohamed Bouazizi. D'autres ont suivi son

Je ne peux rester dans ma chambre. J'enfile un jean, un t-shirt, des espadrilles. Franchis la porte, m'élance dans la rue en tentant de me mêler à la masse. L'instinct de la journaliste me revient sauf que, cette fois, je suis sans caméraman et sans traducteur. Une marée humaine place du Sept-Novembre, une vague qui nous happe et nous emporte. Des femmes portant le hidjab, ou pas, scandent le mot *liberté* au milieu des youyous.

Les soldats sont impassibles. Un défilé s'ébranle en direction de Mohamed V. Un appel à la révolte pacifique. Des caméras filment, les caméras de la police et des stations de télévision. La foule devient de plus en plus hétéroclite. Trois hommes me frôlent. Je sens leur haleine. *El-mra hachak*. Femme-chien, qu'ils me soufflent dans le cou. *El-mra hachak*, tel un crachat. *Haram alek!* je rétorque. Honte à toi, fils d'Allah! Honte à toi!

Je me joins à un groupe d'étudiantes. Latifa, que je ne reconnais pas tout de suite. Elle vient de terminer son quart de travail, a troqué l'uniforme contre une paire de jeans, un t-shirt, des espadrilles. Elle me présente Mona, l'Égyptienne, et Djemila, l'Algérienne. « C'est un grand jour ! » qu'elle lance au iPhone. J'ai vingt ans, trente ans, une manifestation à Québec pour défendre la langue française. Une telle ambiance, une telle émotion, un véritable rêve. Vive le Québec libre ! Nous continuons à avancer. Latifa gagne de quoi payer ses études en travaillant à l'hôtel, veut voyager, devenir journaliste comme Djemila, traduire le monde comme Mona, et sauver son pays de la griffe des intégristes.

Deux garçons s'approchent. Son frère Hamed et Moncef, un jeune freluquet, membre du parti Ennahda, qu'elle refuse d'épouser. Hamed l'empoigne par le coude, tente de la sortir de la foule. « Viens. Mets ça ! » lui ordonne-t-il en lui tendant un chiffon sombre. Ensuite, tout se précipite. Hamed la traîne, elle tente de résister. Les étudiantes les encerclent, leur lancent une litanie de *haram alek*. Honte à toi, Hamed. Honte à toi, Moncef. Le fiancé prend la fuite. Hamed s'éloigne, le hidjab noué autour du poignet. Latifa pleure en continuant de marcher en cadence. « Je n'aime pas ce garçon », dit-elle. 37

« Je ne veux pas me marier. » « Il faut dire : Non ! Non ! Non ! » s'écrie Djemila. « Partir s'il le faut », poursuit Mona.

Les manifestants s'arrêtent devant le siège social du parti au pouvoir. Là où on a fait tomber le portrait de Ben Ali. Les bras au ciel, la vague humaine réclame un état laïque et démocratique. Une escarmouche provoquée par un groupe de salafistes éclate. *Honte aux sans voile !* proclame un barbu à tête reptilienne. Applaudissements et cris de protestation. L'homme est bousculé. Une caméra filme jusqu'à ce que l'on repousse violemment la journaliste et le caméraman. Des policiers casqués, bardés de boucliers s'avancent. Les gens se mettent à courir. Sauve qui peut ! Je cours, je cours avec les autres sous la fumée des gaz lacrymogènes, m'enfarge dans une borne, une chaîne de trottoir, et m'étale sur l'asphalte. Une douleur aiguë à la jambe droite. Sans les filles, je me fais piétiner. Elles tentent de me relever. Sous la douleur, je perds conscience.

Depuis une semaine le temps s'est arrêté. Et j'attends, j'attends, la jambe dans le plâtre, sous l'œil bienfaisant du chirurgien et des infirmières, que mon homme arrive. J'attends ma liberté. Sur la table de chevet, un bouquet de jasmin qu'ont réussi à me faire parvenir Latifa, Mona et Djemila. Cette odeur de petite fleur fragile et persistante et cette photo de nous quatre, bras dessus bras dessous. Je relis le message au verso. « Mieux vaut mourir debout qu'à genoux. Debout ! »